

gale, qu'elle devient une partie de la religion; la protéger contre l'impatience et le caprice des passions par la puissance des lois les plus saintes; y attacher des grâces que l'expérience de quarante siècles avait montrées nécessaires, et la fonder enfin à jamais dans l'unité, l'indissolubilité, la sainteté.

Comme, devant ces hautes révélations, la frivolité humaine paraît misérable! Comme on goûte, à cette lumière, cette grande parole de saint Paul: "Le mariage est honorable et saint; c'est un grand sacrement en Jésus-Christ et en son Eglise." Oui, car c'est l'image de l'alliance de Jésus-Christ, l'époux immortel des âmes, avec l'Eglise, la mère des âmes.

Grand par la grâce du sacrement, le mariage est grand encore par les devoirs qu'il impose. Car, je le répète, l'homme est grand plus encore par les devoirs qui lui sont imposés, que par les droits dont il est investi. Bourdaloue a sur les devoirs du mariage deux beaux sermons, que je vous ai déjà signalés, que je vous signale encore; leur lecture serait pour vous pleine d'enseignement. Quant à moi, je ne puis ici que vous donner rapidement quelques indications; sans donc entrer dans plus de détails, j'appelle en particulier votre attention sur trois vertus, qui vous sont absolument nécessaires pour remplir tous ces devoirs; ces vertus sont: le dévouement, la constance, la patience.

Et d'abord le dévouement: je ne dis pas seulement l'amour, dont le nom et la chose ont été si souvent profanés; je dis le dévouement dans l'amour, dévouement sérieux, solide, durable; qui renferme ce qu'il y a de sacré, de vénérable, de divin dans l'amour; dévouement qui n'est pas l'amour pour soi et pour un jour, avec l'oubli quelquefois des devoirs les plus essentiels, et des abaissements sans mesure; mais dévouement et amour qui est l'abnégation, l'immolation de soi, de ses goûts, de ses désirs, de ses volontés, pour le bien de celui qu'on aime: voilà le fondement véritable de la vie conjugale, où se rencontrent des douleurs et aussi des joies sans fin.

Avec le dévouement il faut encore la constance, une constance immuable, qui persévère toujours, toujours: voilà la grande vertu; et quand elle se rencontre dans une âme, c'est une grande âme.

Mais ce n'est pas tout: et il faut quelque chose de plus; il faut la patience. Avec cette mobilité, ce caprice du cœur humain, il faut la patience dans la constance et le dévouement; car, il est nécessaire de le dire, l'homme et la femme sont imparfaits! Le charme, l'enivrement des premiers jours n'a qu'un temps; il faut au bonheur domestique une base moins mobile; il faut qu'un sentiment fugitif s'ajoute à l'immuable devoir; il faut en d'autres termes la patience; sans la patience, l'homme et la femme étant ce qu'ils sont, la malaise bientôt se produit, le dégoût arrive, le caprice le suit, et alors tout court risque de s'évanouir dans des misères sans nom.

Et savez-vous, Mesdames, ce qui sauvegarde le plus cette constance, cette patience dans l'amour et le dévouement? C'est la parfaite fidélité; et ce qui, au contraire, en est la ruine certaine? C'est l'infidélité. Ah! si le devoir vous pèse, si une affection étrangère et coupable se glisse au lieu et place de l'affection promise et jurée, que voulez-vous qui subsiste? Sur quoi appuyer la patience et la constance? C'est la base même qui fait défaut: tout s'écroule. Alors, cette douce vie conjugale où Dieu avait voulu placer le plus pur et le plus sûr bonheur de l'homme devient un joug que le caprice et la passion cherchent à secouer. Mais le caprice et la passion, qu'est-ce que c'est? Illusions d'une heure, qu'attendent d'inévitables et cruels désenchantements. Bénissez Dieu de n'avoir point posé la félicité humaine sur une base aussi croulante, sur ce sable mouvant, mais sur le devoir et la vertu, fondement solide, roc immuable.

J'ai dit enfin que le mariage est grand par les souffrances qui s'y rencontrent. Je vous ai cité déjà cette parole de Fénelon: "Il n'y a pas dans toute l'humanité de douleurs plus cruelles que celles qui sont préparées par les plus

heureux mariages." Et moi je vous assure à mon tour, après avoir connu, vu de près les destinées humaines, que cette parole est la vérité même. Non, je n'ai pas rencontré sur mon chemin de plus cruelles angoisses! Que dire, en effet, de la perte d'un enfant? C'est là une de ces douleurs que rien n'apaise. C'est Rachel, dit l'Ecriture Sainte, qui ne veut pas être consolée, parce que ses enfants ne sont plus. J'ai vu des mères à qui la mort venait d'enlever un enfant; j'ai entendu sortir de leur cœur un tel cri, qu'après vingt, trente ans, il retentit encore à mon oreille, et remue tout mon être. Il y a des femmes que je ne puis rencontrer sans qu'elles me redissent encore, les yeux pleins de larmes, le nom d'une fille qu'elles ont perdue depuis des années et des années. Ah! c'est qu'il y a dans le cœur, dans les entrailles d'une mère, je ne sais quoi, que Dieu sait, mais qui demeure inconsolable et à jamais brisé; il reste là un déchirement qui ne peut se guérir ici-bas, une plaie que le temps ne ferme point. Qu'est-ce? je ne sais: quelque chose de mystérieux qui, froissé, broyé par les douleurs de la terre, ne se remet bien que dans une vie meilleure.

Quel déchirement n'est-ce pas encore que la mort d'un époux! Voyez sainte Elisabeth de Hongrie: quand on lui apprend la mort de son mari, elle s'échappe et se précipite au fond de son palais, désert parce qu'il n'y est plus, paraissant comme hors d'elle-même et ne sachant que répéter: "Mort! mort! mort!"

La fille aimée de sainte Chantal, la jeune baronne de Thorens, lorsque saint François de Sales vient lui apprendre la mort de son époux, pousse ce cri, un des plus touchants qui soient jamais sortis du cœur d'une femme: "Mon Dieu, que m'avez-vous fait?"

Et pourtant il faut s'y attendre; plus il y a de vertus, plus il y a de bonheur, dans une chrétienne union, plus aussi la séparation est pénible à la dernière heure. C'est là une des grandeurs du mariage: on y souffre! la suprême dignité est dans la souffrance, Mesdames; elle est là surtout!

Et maintenant j'achève, car cet entretien s'est trop prolongé. Je ne dirai qu'un mot sur cette dernière pensée: le mariage est grand dans les admirables modèles de saintes femmes qui voussont offerts. Oh! quelles femmes, quelles veuves la religion a formés! Je me rappelle que M. Villemain, dans son beau livre *Eloquence chrétienne au quatrièze siècle*, cite, à la louange des femmes chrétiennes, une belle parole du rhéteur Libanus sur la mère de saint Jean Chrysostôme. Ayant perdu son mari à vingt ans, cette jeune femme se voua à la sainteté du veuvage pour se consacrer tout entière à l'éducation de son fils. Quand Libanus l'apprit, il joignit les mains en pleine assemblée et s'écria, dans un sentiment d'admiration causée par l'impuissance du paganisme à imiter de pareils dévouements: "Quelles femmes il y a parmi ces chrétiens!" Sainte Hélène, sainte Clotilde, sainte Elisabeth de Portugal, sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Jeanne de Chantal, la baronne de Thorens, Mme Acarie, et tant d'autres, ce sont là d'admirables modèles pour vous, Mesdames. Bien que plusieurs aient été sur le trône, les vertus qui brillent en elles sont surtout des vertus domestiques: et ces vertus-là sont les plus solides; elles font encore la gloire des princesses et des reines.

Voilà les quelques pensées que je voulais, ce matin, vous présenter sur ce grand sujet.

Je me reprocherais, avant de terminer, de ne pas ajouter un mot; il est nécessaire, pour expliquer en sa juste mesure ce que je vous disais en commençant, que rien, dans la nature et la religion, n'est plus grand que le mariage chrétien. Sans rétracter cette parole, au sens où je l'ai entendue et où vous avez dû la comprendre, je dois néanmoins ajouter qu'il y a quelque chose encore au-dessus: c'est le sacerdoce de Jésus-Christ; puis aussi, la sainte virginité. Jésus-Christ et saint Paul le déclarent d'une manière formelle. Saint Paul dit que la virginité est un état meilleur, c'est-à-dire plus parfait, plus excellent en soi; et Notre-Seigneur, que

ce n'est pas là sans doute la voie de tous, ni même du plus grand nombre, mais que bienheureux sont ceux qui ont ici des oreilles pour entendre et un cœur pour sentir.

VIENT DE PARAITRE

LE LIVRE
DES PSAUMES

TEXTE LATIN

ET

TRADUCTION FRANÇAISE, AVEC NOTES

PAR

M. l'Abbe GLAIRE.

APPROUVÉE PAR LA COMMISSION D'EXAMEN NOMMÉE PAR

LE SOUVERAIN PONTIFE

AVEC INTRODUCTION ET QUELQUES NOTES NOUVELLES

Par N. l'Abbe VIGOUROUX

Suit les cantiques de Laudes et d'une table liturgique.

1 petit vol. in-12, 576 pages, beau papier teinté, broché, 75 cts, relié toile, tranche rouge, 81,00.

Le Livre des Psaumes est après le Nouveau Testament le livre le plus répandu parmi les fidèles. Et comment en serait-il autrement? N'est-ce pas Dieu et l'homme en face de Dieu qui est le sujet ordinaire des Psaumes? N'est-ce pas Dieu dans sa grandeur, sa bonté, sa miséricorde, ses bienfaits, sa justice; l'homme dans sa faiblesse, sa misère, ses infirmités et le besoin qu'il a du secours de son Créateur, qui en est le caractère essentiel?

Il manquait une édition, qui tout en restant portative, contiendrait avec le texte latin et la traduction française des notes et une introduction suffisamment étendues pour que l'interprétation des passages obscurs fût rendue plus facile.

C'est le but que l'on a cherché à atteindre en publiant cette édition, dont la traduction est empruntée à la Bible de M. l'Abbe GLAIRE, la seule qui, par la haute approbation dont elle est revêtue, présente toute garantie.

Le volume se termine par les Cantiques de Laudes et une Table liturgique des Psaumes et des Cantiques.

VIE

DE

DOM MARIE-AUGUSTIN

(MARQUIS DE LAPOUZE)

Premier Abbé de la Trappe de N.-D. des Dombes

PAR

J.-M. VILLEFRANCHE.

1 Vol. in-12, Prix 75c.

PREFACE

Un jour saint Bernard errant autour de Clairvaux, plongé dans le recueillement et la prière, absorbé par les préoccupations de son zèle, eut une étrange et prophétique vision.

Il lui sembla voir descendre des montagnes voisines une foule immense dont les flots couvraient les collines et les vallées. Tous les rangs de la société s'y trouvaient confondus: habits brodés de l'opulence, haillons de la misère, soutane du prêtre, froc du moine, sarran du paysan, uniforme du soldat; et la foule se hâtait, toujours plus nombreuse, comme une armée d'invasisseurs; elle accourait se renouvelant sans cesse comme les vagues de la mer que pousse un vent impétueux; elle pressait vers le saint monastère comme pour donner l'assaut à ses murailles. Et Bernard, haletant d'étonnement et de joie, tendait les bras,

dilatant son cœur pour recevoir ce peuple immense qui se donnait à lui afin de se donner à Dieu. Oui, venez, venez tous! Venez de l'Orient, venez de l'Occident, venez du Midi et du Septentrion; venez, princes, déposer votre couronne; venez, guerriers, déposer votre épée sanglante; venez, justes, avec vos moissons de mérites; venez, pécheurs, avec votre fardeau de crimes; venez, heureux de la terre, goûter le véritable bonheur; venez, malheureux de ce monde, savourer les célestes consolations; venez, savants, vous initier à la véritable science, la science de la croix; venez, ignorants, vous abreuver aux sources des lumières évangéliques; venez tous, Bernard, vous attend, il vous appelle, il vous tend les bras, il vous ouvre son cœur; venez à lui pour aller à Dieu!

La prophétique vision s'accomplit. Ils vinrent tous; ils vinrent si nombreux et si pressés que l'enceinte agrandie du cloître de Clairvaux ne pouvait les contenir, et qu'à chaque instant Bernard, après les avoir accueillis, formés, pénétrés de l'esprit de saint Benoît, leur rouvrait les portes trop étroites et les envoyait essaimer ailleurs les purs merveilles de la perfection évangélique.

En quelques années Clairvaux fonda jusqu'à cent dix-neuf monastères émanés de son trop-plein et creés à son image.

Ce spectacle était beau, mais il n'avait rien de bien surprenant. On était alors aux siècles de foi; le monde se mouvait dans le surnaturel comme dans son élément; la loi du Christ inspirait toutes les lois civiles et dirigeait toutes les consciences.

Mais voir renaitre et en quelque sorte pulluler la vie monastique au sein de notre société déchristianisée; mais voir fleurir l'aride désert moral que nous ont fait le positivisme et l'athéisme, c'est un spectacle plus admirable encore.

Il n'est point rare cependant. Les Chartreuses, les Trappes et les Couvents de toutes dénominations, dont il ne subsiste plus un seul après la grande tourmente révolutionnaire, ont de nouveau, aux premiers rayons de paix et de liberté, surgi de ce sol si profondément imprégné de spiritualisme; tellement que la secte qui gouverne le monde sous le masque du libéralisme, a été amenée à mentir à tous ces principes et à faire appel aux lois d'exception et même à la violence brutale, pour arrêter un mouvement dont elle s'effraye.

L'étude de ces phénomènes d'une vocation de moine et d'une fondation de monastère, double et absolue antithèse de l'esprit contemporain, devait donc nous séduire comme un étrange et curieux problème, et nous l'avons acceptée avec empressement lorsqu'elle nous fut proposée.

Puis, à mesure que se déroulaient sous nos yeux les lettres et documents, nous nous sommes sentis de plus en plus intéressés, émus, captivés par cette noble et suave figure de gentilhomme sous le froc, par cette vie de pénitence volontaire vécue en plein sensualisme, par cette activité de reclus régénérant le pays de sa réclusion et répandant au loin la salubrité et le progrès agricole.

Un autre que nous avait accepté d'abord la tâche de cette étude. Observateur sagace non moins qu'habile écrivain, M. le chanoine François Martin y aurait apporté une pénétration que nous ne saurions nous flatter d'avoir; mais la mort l'a enlevé au moment où, après de longues hésitations, il allait prendre enfin la plume. Les successeurs de Dom Marie-Augustin n'ont pas voulu que l'entreprise fût pour cela abandonnée et le souvenir de leur bien-aimé fondateur livré à l'oubli.

Seulement, dans ces atermoiements, dix-sept ans se sont écoulés et bon nombre des compagnons et amis du saint moine, témoins de sa vie ont disparu.

Dix-sept ans, qu'est-ce que cela dans la mémoire d'un peuple? Si les peuples étaient capables de reconnaissance, le nom de Dom Augustin, après ces dix-sept ans, se trouverait encore dans toutes les bouches, autour de son monastère, et son portrait dans toutes les chaumières... Bannissons les illusions et ne demandons pas à la pauvre humanité plus qu'elle ne peut donner.

Mais l'Eglise n'est point oublieuse et la patrie ne doit point l'être.